

# IN MEMORIAM

**AUGUSTIN RENAUDET \***

(1880-1958)

Nous disons adieu à un homme qui a occupé une place éminente dans l'enseignement supérieur français et dans le renouveau des études historiques. Il a appartenu pendant dix-huit ans à la Faculté des Lettres de Bordeaux, pendant huit ans à la Faculté des Lettres de Paris, pendant huit ans à la IV<sup>e</sup> Section de l'Ecole des Hautes Etudes, pendant cinq ans au Collège de France. Tous ses collègues participent ici, sans distinction d'appartenance, aux profonds regrets que j'ai le devoir d'exprimer au nom du Collège qu'il a honoré en dernier lieu par sa science et par son talent.

Augustin Renaudet était parisien. Dans une lettre de jeunesse à son camarade Lucien Febvre, il envoyait celui-ci de retrouver la Franche-Comté de son enfance dans sa thèse de doctorat ; « moi, disait-il, qui n'ai pas de souvenirs d'enfance ou d'éducation dans quelque province natale... ». Mais Paris, mais l'Ile-de-France, il les savait sur le bout du doigt comme un provincial sait sa province. Les propos surgis hier encore de sa vieille mémoire, fidèle et prompte, l'attestaient éloquemment. Le couronnement de son éducation toute parisienne fut à l'Ecole Normale Supérieure, où il entra à vingt et un ans, en 1901. Il eut la chance de prolonger ses études à la Fondation Thiers jusqu'en 1908 et d'y commencer la préparation de son livre mémorable sur la Préréforme et l'Humanisme, en étroit contact avec le maître admiré auquel il devait le dédier, Gabriel Monod.

Il affirmait dès lors sa prédilection pour l'histoire spirituelle. Plus que par les influences qui montent de la terre, il était attiré par une autre des « forces silencieuses » qui, selon son expression saisissante, « ont donné leurs formes aux choses locales » : le sentiment religieux et les disciplines de la religion, diversement renouvelés, selon les lieux, à certains tournants de l'histoire. Ayant choisi le tournant décisif de 1490 à 1517, il avait élu aussi un centre de perspective : Paris. Il avait fait une ample moisson de documents dans les archives et les bibliothèques parisiennes. Or, ce butin de vie intellectuelle et religieuse repris au passé, il allait le méditer pendant de fécondes années sur un théâtre d'opérations nouveau, l'Institut français de Florence, d'où il rapporta, avec sa thèse principale mise en forme, sa thèse complémentaire sur les sources de l'histoire de France aux Archives d'Etat de Florence, ainsi que l'imposant recueil

\* Paroles prononcées aux obsèques d'Augustin Renaudet, le 19 novembre 1958.



AUGUSTIN RENAUDET.

de documents florentins relatifs au Concile gallican de Pise-Milan. Bonheur plus décisif, Florence l'avait adopté comme une seconde patrie, et lui avait donné l'exquise compagne de sa vie et de ses travaux futurs, celle qu'il a nommée, dans la dédicace de plusieurs beaux ouvrages, Enrichetta Béatrice.

Après avoir appartenu de 1914 à 1918 au Service de Presse italienne des Affaires Etrangères, Renaudet inaugure en 1919 une grande époque de sa vie professorale. La Faculté des Lettres de Bordeaux lui confie sa chaire d'histoire moderne et contemporaine et un enseignement de langue et littérature italiennes. Il avait enseigné, de 1908 à 1910, aux lycées de Rennes et d'Angoulême, puis quelques mois en 1914-1915 à celui de Montpellier. Il se révéla, au contact des étudiants d'histoire, un grand professeur de Faculté, un maître de probité intellectuelle, un éveillé d'intérêt pour les choses de l'esprit, un gardien des meilleures traditions de sobriété et de goût. Mais son influence s'étendait bien au delà de Bordeaux et des alentours. Il se confirmait en peu d'années comme le chef de file des études érasmiennes. Et insensiblement se dévoilait aux érudits du monde entier la richesse incomparable de la thèse qu'il avait intitulée *Préréforme et humanisme à Paris à l'époque des premières guerres d'Italie*. Un pareil monument n'est pas de ceux que les touristes du savoir visitent en quelques jours. A Paris, ce carrefour, ce sont toutes les tendances de l'humanisme européen du xv<sup>e</sup> siècle et du xvi<sup>e</sup> commençant que le lecteur voit se donner rendez-vous, en même temps que se dessinent des courants de renouveau religieux. Or, obéissant à une sorte d'ascèse chronologique, voulue comme une nécessaire soumission à la durée de ces mouvements, Renaudet s'est astreint à les suivre pas à pas dans l'actualité parisienne d'alors sans rien sacrifier des foisonnements de livres et d'idées qui les accompagnent, ni de leurs échanges avec de lointains foyers.

Il ne s'était pas laissé enfermer dans l'hypothèse de travail que lui avait proposée son maître : chercher dans les mouvements de réforme des clercs et des moines les préfigurations de la réforme protestante. Il avait respecté leur figure originale, et s'il s'était arrêté en 1517, c'était sans assigner à la révolution luthérienne une signification d'avènement irréversible. Tout pouvait, grâce à la fidélité de la peinture, apparaître débouchant dans la Réforme avec un grand R ou dans de multiples réformes catholiques, dans ce qu'on appelle si mal Contre-Réforme. Peinture ? S'il était permis d'emprunter à cet art du visible une comparaison qui donne idée de l'art historiographique avec lequel Renaudet évoquait, sans sacrifice à la littérature, tout un monde d'idées, d'inquiétudes et de ferveurs, on penserait à un paysage forestier singulièrement touffu, où les arbres n'empêcheraient pas de voir la forêt et où chacun pourtant, arbuste ou grand chêne, serait peint à sa place, et ressemblant, avec son feuillage spécifique et son port individuel. A cause même de cette exi-

gence extrême, le grand livre de Renaudet pouvait servir de point de départ à d'innombrables explorations, d'avance bien orientées, vers d'autres régions de la forêt. Il n'a rien perdu de sa valeur après plus de quarante ans.

Pour avoir éprouvé dès 1921 la sécurité absolue d'un tel guide, celui qui aujourd'hui a le triste privilège de lui rendre hommage se mit, de Madrid, sous la direction de Renaudet. Il voudrait être ici le porte-parole des disciples dispersés à travers le monde, plutôt que des élèves au sens universitaire du terme, encore qu'il lui ait été donné bientôt après, à la faveur de plusieurs années passées au lycée de Bordeaux, d'entrer dans l'amitié des Renaudet, et du petit monde de collègues et d'élèves qui gravitait autour d'eux. Là rayonnait un Renaudet enrichi par son enseignement et par le dialogue avec ses pairs. C'était l'époque où il s'enthousiasmait tour à tour pour le *Saint Jean de la Croix* de Baruzi, pour le dernier volume publié par Henri Bremond, pour le nouveau livre, aujourd'hui classique, de Cassirer ; où il était invité par Allen à parler à Oxford sur les réformateurs français du cercle de Briçonnet.

Parmi les familiers du petit salon bordelais, comment ne pas évoquer les philosophes Darbon et Daudin, et aussi Louis Halphen, exigeant directeur de l'histoire générale « Peuples et civilisations », qui embauchait son collègue pour des volumes dont il était le collaborateur indispensable.

Là, pour ne parler que des morts, ses chapitres voisinent avec ceux de Henri Pirenne dans *La fin du moyen âge*, avec ceux de Henri Hauser dans *Les débuts de l'âge moderne*. Halphen avait eu raison de penser que leur texture serrée et austère ne serait pas desservie par le rapprochement avec des manières plus libres d'écrire l'histoire.

Renaudet, tout en restant très attaché à la scrupuleuse formulation des pensées, des œuvres et des hommes, gagnait lui-même en liberté de facture à mesure que grandissait son autorité. Appelé à la Sorbonne en 1937, il publie deux ans plus tard ses *Études érasmienne*s, magnifique prolongement du petit livre sur *Erasmus d'après sa correspondance* à l'époque de la rupture avec Luther. Cette fois c'était, à travers les grandes années bâloises, de 1521 à 1529, tout le « modernisme érasmien » qui était formulé dans sa complexité, au gré des polémiques auxquelles l'humaniste chrétien, prêcheur de paix, avait été condamné par les luthériens comme par les catholiques. Toujours la trame solide d'histoire intime ou publique était fournie par l'admirable *Opus Epistolarum*, pour la première fois scruté avec tant de diligence et de pénétration que le nom de Renaudet restera étroitement attaché à celui d'Allen dans le renouvellement de ce grand sujet. Un autre épanouissement de sa pensée et de son art fut son *Machiavel*, paru en pleine guerre, en 1942, et qu'avait précédé

un *Laurent le Magnifique*. Notre Florentin d'adoption, historien des idées, avait affaire cette fois à une pensée qui se nourrissait moins d'un héritage intellectuel que de l'histoire du présent, aux sources vives de la réalité politique et sociale. Pour la première fois peut-être, son instinct des forces silencieuses qui ont modelé la vie locale le poussait à analyser une tradition urbaine illustre parvenue à une croisée de chemins. Le *Machiavel* de Renaudet est un classique de l'histoire de notre temps, et, assurément, un des beaux exemples de ce que notre Ecole historique sut accomplir en des temps difficiles.

La dernière occasion qui lui fut donnée d'élargir encore sa manière, notre collègue la dut à la fois à l'adversité et à une élection très honorable. Dans les derniers temps de son enseignement à la Sorbonne, la vie des Renaudet fut assombrie par la perte d'un fils unique, en même temps que les yeux du savant subissaient une atteinte bientôt reconnue irrémédiable. Or il était appelé au Collège de France en 1945, pour occuper une chaire d'*Histoire de la civilisation italienne* où il succédait en partie à Paul Hazard. Affranchi de tout programme, il profita de sa liberté nouvelle pour approfondir des sujets et des auteurs qui lui étaient dès longtemps familiers. Une recherche n'est pas moins originale pour être menée en profondeur sur un terrain connu, sans requérir ces lectures infinies que les explorations supposent et que sa vue défaillante interdisait à notre ami. Il put dans sa nouvelle chaire, bien mieux qu'autrefois à Bordeaux, déployer sa grande expérience de Dante, de Pétrarque, ou de Machiavel. Il avait de la langue italienne une connaissance intime et un grand amour. C'était merveille d'entendre sa voix, timbrée pour le parler de Paris, épouser les sonorités et les intonations du toscan. Il aura pu, dans cette dernière phase de sa carrière, de 1946 à 1950, donner sa mesure d'italianisant. Sa perte, si cruelle pour nous, est pour l'Italie une manière de deuil national. Venant si tôt après celle de Henri Bédarida, la mort de Renaudet rompt encore une précieuse part de ces fils irremplaçables que tisse entre deux pays une longue suite d'amitiés et de travaux quand des deux côtés de la frontière on peut être unanimes sur leur qualité rare et en tirer pareille fierté. Renaudet était depuis 1950 membre de l'Académie des Lincei.

Ses deux derniers grands ouvrages, fruit de son enseignement au Collège de France, sont *Dante humaniste*, et *Erasme et l'Italie*. Dans le premier, mûri longuement, Renaudet « fit converger », selon l'expression de son successeur, « comme deux pôles entre lesquels jaillit l'étincelle, sa science historique de l'humanisme et du préhumanisme médiéval, et son amour, son lucide amour pour Dante ». L'autre, qu'il dédia en 1954 à Lucien Febvre, est une ample synthèse qui requérait aussi toute la science acquise dans une vie d'études érasmiennes, la domination de l'humanisme italien qu'avait affirmée le premier cours de Renaudet au Collège, et le sens

## ANNALES

aigu des sympathies et antipathies régnant entre Erasme de Rotterdam et l'Italie, celle des Alde, celle des prélats *spirituali*, celle aussi des gens de lettres cicéroniens, et celle des Papes, qui lui offrit sur le tard un chapeau de cardinal. Admirons que Renaudet ait publié ce livre à 74 ans, presque aveugle, avec la seule aide d'un secrétaire intelligent et dévoué.

Au seuil de l'été dernier, il avait eu la satisfaction, qu'il déguisait sous des commentaires gouailleurs, de voir paraître un livre à la fois nouveau et ancien : le recueil — combien précieux ! — de ses écrits dispersés sur l'Humanisme et la Renaissance, de Dante et Pétrarque à Rabelais et Giordano Bruno. Mais c'est alors que M<sup>me</sup> Renaudet, gravement malade, quitta la demeure où elle ne devait pas revenir. Les amis qui pénétrèrent de nouveau, après la séparation des vacances, dans le logis de la rue Guynemer, eurent l'étrange spectacle d'un aveugle robuste et serein qui parlait de l'avenir, comme bien assuré de sa force. Peut-être se fiait-il trop à la volonté pour suppléer aux mille soins, visibles ou invisibles, dont l'avait entouré l'ange gardien fragile et souffrant qui guidait sa marche en s'appuyant à son bras. Il allait être terrassé. Même paralysé, sur son lit d'hôpital, il continuait à penser à sa tâche d'historien, écoutant le visiteur lui parler d'un récent colloque, le questionnant sur ses collègues, aspirant à regagner la maison, le lieu de son existence laborieuse. Quand vint l'aggravation irrémédiable, elle ne tua pas en lui cet espoir. La joie du travail, en acte ou en projet, était devenue pour lui comme une grâce habituelle.



Le fort d'Augustin Renaudet a été le discernement. Longtemps, ses yeux se sont réjouis de la diversité des beautés naturelles et des merveilles des arts. Le jour où, opéré de la cataracte du seul œil qui lui restait, il retrouva quelque vision des objets lointains, distinguer au-dessus des feuillages du Luxembourg le couronnement du Panthéon, si net qu'il en pouvait compter les colonnes, devint pour lui une humble joie et un divertissement. Ses élèves, ses collègues, ses amis, savent avec quelle acuité il discernait les faiblesses ou les travers, avec quelle verve il s'en divertissait. C'était pour lui le sel du libre échange des idées et des jugements. Mais nous savons bien aussi ce que nos études, ce que la formation des historiens dans notre pays doivent à ce vigoureux esprit, à sa passion de distinguer ce qu'on avait indûment confondu, quitte à percevoir des affinités insoupçonnées. Notre gratitude va à l'admirable constance avec laquelle il a exercé le don qu'il avait reçu, au grand exemple qu'il a donné par son labeur et son caractère. Le souvenir d'un tel maître n'est pas près de s'effacer.

MARCEL BATAILLON.